

Lisa KAHLOUCHE

1^{er} prix

MJC3

« Funan, un film paysage »

Le premier long métrage de Denis Do, « Funan » est formidable. Il est très fait émotionnellement et plonge les spectateurs dans la survie d'une famille cambodgienne, durant la révolution des Khmers Rouges. Cela permet de créer différents points de vue sur la guerre et l'injustice. Cette intrigue est aussi passionnante et bouleversante parce qu'elle a été réalisée à l'aide de dessins au lieu d'images réelles, rendant cette œuvre accessible aux petits comme aux grands, et moins violente physiquement pour les personnages. De plus, le son est très bien ancré et on s'immerge facilement dans les actions des personnages. La musique quant à elle est aussi bien choisie car, à la fois triste et douce, elle illustre parfaitement les sentiments divers des personnages. Enfin, le paysage cambodgien imaginé par le réalisateur est très expressif et beau.

En effet, il l'a réalisé avec des couleurs vives dans la ville, puis très ternes dans les camps de travail, ce qui crée un contraste évident entre la joie et la peine.

Néanmoins, malgré ce travail remarquable, la mort de certains personnages est prévisible et nuit au rythme de l'œuvre. Ainsi, les spectateurs savent à l'avance qui va mourir.

Olivia Saffioti

1^{er} prix

MJC9

« Une famille italienne »

Un film magnifique, plongé dans la poésie.

Avec son histoire riche en émotions, ce film dramatique familial saisit par la sensibilité. Il montre la difficulté d'être une famille, les tourments que peut rencontrer chacun en son sein, les liens familiaux et ses facettes tragiques autant que joyeuses.

Une famille nombreuse vient sur une île pour célébrer les noces d'argent des grands-parents. Les membres restent coincés sur l'île à cause la mer agitée empêchant le ferry de circuler.

Au cours du séjour, plusieurs révélations vont éclater, engendrant des conflits.

Cette œuvre présente l'amour sous plusieurs visages l'amour conjugal très instable générant le courroux, le conflit, le désespoir, l'abandon, ainsi que l'amour familial avec le fraternel, le paternel et le maternel. Ce film provoque un effet cathartique jusqu'à la fin. Cet effet est renforcé par la composition de l'œuvre, les décors choisis font ressortir une certaine beauté renforçant le romantisme ; le jeu d'acteur fortifie le réalisme ; la mise en scène joue un rôle majeur pour mettre en valeur les émotions des personnages (pour lesquels on éprouve de l'empathie) ; la bande son n'est présente que lorsque le personnage de Riccardo , « souffre-douleur » de la famille, joue du piano ; les plans choisis permettent une certaine attractivité du film, des gros plans, des travellings sont utilisés ce qui permet de capter l'attention jusqu'au générique de fin.

Jules BATAILLARD

1^{er} prix

MJC8

« L'amour flou »

Une histoire pas très nette

Peut-on vivre ensemble sans être amoureux ?

Romane et Philippe vivent toujours ensemble mais sont d'avantage amis qu'amoureux. Cette situation n'est plus possible. Il est temps de trouver une solution. Ce sera deux appartements où le seul trait d'union entre les parents est la chambre des enfants.

Romane Bohringer ainsi que Philippe Rebot joue leur propre rôle, ils nous montrent leur quotidien avec leur famille.

Cette situation peu commune entraîne des scènes comiques, le film alternant quiproquos et moments touchants.

De plus, le jeu des acteurs est efficace : Philippe est un homme très intellectuel perdu dans ses pensées face à une Romane très charnelle, en quête du nouvel amour.

Les rôles secondaires sont soignés comme celui de Clémentine Autain qui joue son propre rôle.

Domage que dans cette histoire, il n'y ait pas plus de rebondissement.

A la fin, il n'y a pas de chute non plus puisque leur vie continue ce qui peut apparaître ici comme une faiblesse de scénario.

« L'amour flou » reste néanmoins une bonne comédie avec de bons acteurs.

Angéline CRIMI

1^{er} prix

MJC7

« Un beau voyou »

Un film à trous

Comme le disait Jean Gabin « Il faut trois choses pour faire un bon film, premièrement une bonne histoire, deuxièmement une bonne histoire, troisièmement une bonne histoire, de toute évidence ». Un beau voyou, premier film du jeune chef opérateur Lucas Bernard n'a pas retenu la leçon. Et pour cause, le voyou en question n'est qu'un simple voleur de tableaux engagé malgré lui dans une course poursuite avec un policier sur le point de prendre sa retraite. Rien d'anormal donc à ce que s'ensuive, en raison d'un scénario décline tout au long de l'histoire du cinéma, une sensation de déjà-vu. Dès lors, le plus qu'on pouvait en attendre, les retournements de situation et le suspens ne sont pas au rendez-vous. Rapidement identifié par le spectateur, le voleur crée avec le policier en fin de carrière et délaissé par sa famille, le jeu classique du chat et de la souris. Difficile par conséquent d'être captivé par cette enquête. Peut-être le cœur du film se situe-t-il du côté du policier faisant face à une réflexion personnelle douloureuse consécutive à son vieillissement. Vieillesse auquel il fait diversion en s'accrochant à une dernière enquête, un but ultime. Mais le ton général du film est trop léger ou désinvolte pour témoigner d'un questionnement sur le temps qui passe et le sentiment de devenir inutile. Le réalisateur visiblement passé à côté de son sujet, c'est hélas le spectateur qui voit s'écouler le temps un peu trop lentement

Elise RICARD

1^{er} prix

MJC5/6 1^{er} L2 lycée Carnot

Les Demoiselles de Rochefort n'ont rien perdu de leur fraîcheur.

C'est en 1967 que Jacques Demy présente pour la première fois sa comédie musicale « Les Demoiselles de Rochefort ». Son œuvre a, dès lors, un succès fulgurant, qui même après plus de 50 ans, n'a rien perdu de son éclat.

Des jumelles, Delphine et Solange, férues de danse et de musique, rêvent de quitter leur province natale pour aller à Paris. Elles n'ont jamais connu leur père et cherchent le grand amour. Durant les quelques jours qui précèdent leur départ à Paris, les Rochefortaises, croisent de nombreux personnages qui traversent différentes situations. Tous sont préoccupés par l'amour et nous font évoluer dans une sorte de « réalité améliorée ».

Lorsque l'on aborde le géant français « Les Demoiselles de Rochefort », c'est sans aucun doute à la chanson culte des jumelles, toujours autant sur les lèvres et dans les esprits, que nous pensons d'abord. De plus, le film est une référence d'un point de vue artistique : La musique et les chorégraphies entraînant, des personnages bien dessinés, séduisants et modernes de par leur spontanéité et leur fraîcheur, sont caractéristiques de ce film. Les décors et les costumes sont colorés et chatoyants, et les plans pourraient être qualifiés de « peintures cinématographiques ».

A travers son scénario captivant et sa mise en scène dynamique, Jacques Demy parvient à mêler des thèmes cruciaux (tels que la mort ou l'amour) à une légèreté apparente qui fait du bien, malgré le fait que le film soit empreint de gravité... et cela en devient très émouvant.

Tout au long du film, les personnages nous entraînent avec eux. A voir ou à revoir, les Demoiselles n'ont pas vieilli.

Eva De Schepper

2 eme prix

MJC2

DIRE L'INDICIBLE

Ce film d'animation réalisé par Denis Do retrace l'histoire touchante d'une mère qui se retrouve séparée de son jeune fils durant la révolution Khmère rouge, un régime ayant pris le pouvoir de force au Cambodge.

On voit alors le combat de cette mère durant quatre ans, dont l'unique objectif est de retrouver son fils envoyé dans un autre coin du pays.

Ce film dramatique nous montre la souffrance de cette mère mais également de ses camarades travaillant dans des conditions difficiles car en plus de cette tragédie familiale, on se retrouve plongé dans le quotidien de nombreux cambodgiens contraint de travailler sous les ordres de leurs bourreaux.

Certaines scènes manifestent une forte violence mais de façon subtile, notamment des morts évoqués par de longs silences, mais de plus en plus présentes au fil du film permettant de maintenir de fortes émotions du début à la fin. Celle-ci est d'autant plus émouvante qu'elle joue moins sur le suspense que sur la force des sentiments.

On se sent d'autant plus impliqué dans l'histoire en sachant qu'il s'agit d'un fait réel. Le réalisateur s'inspire en effet de l'histoire de sa propre mère qui a été séparée de son fils aîné, une histoire touchante qu'a donné tant d'émotions à ce long-métrage Denis Do a su transmettre l'indicible, les dessins sont certes simples mais n'empêche en aucun cas d'être captivé par cette histoire universelle qu'il traite constamment à hauteur d'hommes et de femmes.

Anaïs Nemri

2eme prix troisième

MJC8

Une histoire de famille

Séparé, malmené, vont-ils se retrouver ?

Une famille cambodgienne forcer à l'exil et à la séparation par les khmers rouges dans les années 70 pendant la révolution, tel est le point de départ de l'histoire de « Funan ». Ce récit est issu de faits réels que le réalisateur Denis Do a tiré de l'histoire de sa propre famille.

Il choisit l'animation afin que le plus grand nombre puisse s'identifier aux personnages et prendre du recul sur l'histoire. L'animation fluide et chatoyante apporte beauté et luminosité au sujet sombre traité par le film et retranscrit parfaitement les émotions des personnages malgré la simplicité des traits.

La violence, suggérée hors champs, nous atteint tout autant que si elle nous avait été montrée frontalement.

Un film intéressant et élégant, qui séduit autant par la beauté de ces images que par la justesse de son message.

Marie Canu

Mention Spéciale

MJC1

Funan

La révolution khmère rouge, une tragédie qui a causé environ 2 millions de morts en seulement quatre ans. C'est justement l'histoire que le réalisateur Denis Do veut raconter dans son film « Funan », à partir des souvenirs de sa propre famille. Une réussite complète qui a été récompensée par le premier prix (Cristal) du festival International du Film d'animation d'Annecy en février dernier.

Ce film nous fait découvrir une mère, son mari et son fils, ainsi que des proches de la famille, durant la révolution Khmère rouge, au Cambodge, en 1975, alors que la prise de la capitale, Phnom-Penh les force à s'enfuir. C'est à ce moment que Souann, leur petit garçon, leur est enlevé, tandis qu'eux sont emmenés

dans des camps de travail atroce. Les parents tenteront inlassablement de retrouver leur fils. Mais pourquoi faut-il absolument voir ce film ?

Parce que « Funan » se démarque grâce au réalisme dont il fait preuve, malgré le fait que ce soit un film d'animation. Les acteurs qui prêtent leur voix aux personnages (Louis Garel et Bérénice Bejo) donnent beaucoup d'intensité au récit. Bien que la violence ne soit que suggérée, très peu montrée, elle reste très poignante. Ce réalisme est aussi renforcé par une bande son très bien choisie. Au début du film, le choix d'une musique locale, aux airs asiatiques pour présenter le lieu et les personnages est judicieux. Un piano joue une partition effrayante, alors qu'on assiste à des événements terrifiants. L'Évolution physique et morale des personnages est aussi extrêmement réaliste et touchante. Les personnages deviennent de plus en plus maigres, certains semblant perdre toute raison ou même touchante, au fur et à mesure des années passées dans les camps. D'ailleurs, ce long métrage présente bien une partie de l'histoire que peu de gens, souvent des jeunes, connaissent, et apporte aux spectateurs, une culture et une sensibilité nouvelle. La situation des personnages peut être comparable à celle des prisonniers des camps nazis, à l'époque de la seconde guerre mondiale. Il est probable que le réalisateur y est pensé aussi.

Malgré cela, le film a une faiblesse : le manque d'explications par rapport à certains événements même si la présence de panneaux aux explications sommaires nous éclairent.

Quoi qu'il en soit « Funan » peut faire réfléchir le spectateur à propos de certaines questions de société, du communisme et à toute forme d'endoctrinement. C'est la raison pour laquelle il résonne de façon universelle. Ce film est un véritable chef-d'œuvre, plus réaliste que s'il avait été tourné en prise de vue réelle, si réaliste qu'il est presque aussi poignant que « la liste de Schindler », de Steven Spielberg.

* « Funan » Sortira dans les salles de cinéma française le 13 mars 2019

Thibaut Peyrard

2 eme prix

MJC10

Un beau voyou de Lucas Bernard

Tableau de chasse

Un policier partant à la retraite tombe sur le plus gros coup de toute sa carrière, une série de vols de tableaux.

Ce premier long-métrage de Lucas Bernard aux airs de drame socialo-psychologique est une réussite. Le jeune réalisateur de 39 ans, inspiré par des cinéastes tels que Claude Sauté ou Jean Renoir, nous offre un certain « cinéma-vérité » tout à fait convaincant. En effet, le metteur en scène est très proche de ses comédiens : Charles Berling, interprétant le « flic morose », est d'un naturel étonnant. Cette direction d'acteur excellente se retrouve également à travers le personnage du voleur interprété par Swann Arlaud, primé au César du meilleur acteur pour « petit paysan », dont on retrouve le talent dans une magnifique scène de commissariat où on ressent toutes les émotions et où il est sublime. Même les personnages secondaires comme par exemple la petite amie du voleur, joué par Jennyfer Decker (de la Comédie française) sont très aboutis et chacun a son importance.

Le scénario, quoi que simple et ordinaire tranche, grâce à la profondeur des personnages, dans le genre du polar. Mais ce côté classique du scénario est le point faible du film. On retrouve une histoire pas très développée « à la NCIS » !

Le crime commis dans ce long-métrage, impliquant l'art, change des crimes sanglants, habituels dans la galaxie du polar. La structure cinématographique et technique est très bien maîtrisée mais aucun élément audacieux n'est entrepris.

L'élément le plus fantaisiste de cette œuvre est la musique qui est en décalage avec l'ambiance du film.

Ce premier long-métrage pour le réalisateur fait en 2018 nous montre donc une histoire de « flics et voleurs » avec la morosité du style « à la française ».

Tristan Peyron

2eme prix des classes première

MJC7

Retour à Bollène, retour sur soi

Retour à Bollène est le premier long-métrage de Saïd Hamich, Jeune producteur où l'on peut rapidement identifier la patte du réalisateur ainsi qu'une touche de réalisme propre au cinéma français. En effet, le récit situé à Bollène, montre une commune française défavorisée et touchée par la délinquance. Nassim, jeune marocain, rend visite à sa famille après l'avoir quitté quatre ans plus tôt pour Abou Dhabi. Bien que réaliste, les travellings du film relèvent aussi d'une forme d'intimité puisque le réalisateur y a passé son enfance. Le personnage principal, par ailleurs, s'identifie à cette ville. Malgré sa longue absence, à laquelle le film met momentanément un terme, Nassim continue de se reconnaître en ses anciens amis et connaissances et se frottent de nouveaux à leurs histoires. Les dialogues entre Nassim et les différents personnages montrent l'ambiguïté et les facettes du protagoniste. Il souligne aussi la qualité d'écriture de Saïd Hamich.

Marocain et musulmans, le frère, les deux sœurs et la mère de Nassim sont pratiquants. Cependant, ce dernier n'hésite pas à contredire ces rituels devant eux.

Cette relation est un point capital du film : un retrait par rapport à sa famille, Nassim est le seul à s'être réellement démarqué de cette dernière, il s'est élevé socialement et c'est pourquoi il rompt avec cette culture et ce lien familial qui l'a tant affecté. L'un des points obscurs du film reste la non-relation entre Nassim et son père, sans que les spectateurs en sache la raison. Ce n'est qu'à la fin du récit, durant l'ultime étape de son cheminement, que Nassim rend visite à son père. Le jeune homme sort de cette haine qui l'envahissait en pardonnant ce dernier, et se réfugie dans la tristesse, la mélancolie qui elles lui permettront de passer à autre chose et de pouvoir avancer. Habile est magnifique, cette conclusion envoie un message d'espoir et sensibilise le spectateur.

Le protagoniste et donc un personnage très travaillé, complexe et auquel il est difficile de s'identifier, même si on a envie de connaître la suite de son parcours. Il est important de souligner la belle prestation de Anas El Baz (Nassim) , qui joue un personnage à la psychologie très complexe et qu'il exprime étonnamment bien.

Très prometteuse, cette première réalisation évoque un sujet qui tient à cœur au réalisateur. On peut ainsi s'attendre à de futures productions vraiment intéressantes de la part du jeune Saïd Hamich.

Chloé Omnes

1 prix

MJC1

Funan

Comment survivre à une séparation, surtout lorsqu'on est la mère d'un jeune enfant de 3 ans ?

C'est précisément ce que raconte « Funan », premier film d'animation de Denis Do.

À la fois une tragédie est un compte plein d'espoir.

Ce long métrage relate en effet la dictature des Khmers rouge au Cambodge entre 1974 et 1979. Un

gouvernement placé sous une idéologie marxiste et radical, qui va finalement anéantir tout un peuple.

Ce qui est intéressant, c'est que le cinéaste parvient à mélanger la grande histoire et l'histoire personnelle de sa famille.

Cela permet de rendre son récit universel.

Denis Do a choisi de ne pas montrer la violence directement. Elle est soit suggéré, soit hors champs. Et c'est appréciable. Même si l'atmosphère du film est jalonnée d'horreur et de malveillance, il n'y a donc pas besoin de plus de violence. Du coup, c'est une histoire extrêmement émouvante qui nous est compté du début à la fin, mais elle s'adresse quand même plutôt à un public adulte. En effet, les personnages principaux sont des adultes eux-mêmes, chose peu commune dans un film d'animation. Néanmoins, les dessins sont simples et agréables, les couleurs, comme la forêt flamboyante, parviennent à éclairer ce conte plutôt sombre.

Une seule petite réserve, les personnages se ressemblent un peu et perdent légèrement les spectateurs.

Pour finir, ce premier long-métrage de Denis Do est une véritable réussite, qui fait réfléchir, qui touche et qui fait naître une forme d'espoir.

